HAL
open science

Nucléaire : risque et sécurité. Une recherche en socioterminologie

Valérie Delavigne, Louis Guespin

To cite this version:

Valérie Delavigne, Louis Guespin. Nucléaire : risque et sécurité. Une recherche en socioterminologie. Terminologies nouvelles, 1992, 8, p. 19-25. hal-00930049

HAL Id: hal-00930049

https://hal.science/hal-00930049

Submitted on 14 Jan 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nucléaire: risque et sécurité une recherche en socioterminologie

La terminologie de l'environnement pose un certain nombre de problèmes nouveaux. Parmi ceux-ci figure la difficulté de traiter une sphère d'activités qui ne constitue pas un domaine dans le sens classique du terme. L'approche socioterminologique, proposée d'abord par Adrien Hermans, fournit des pistes explorées ici par deux membres de l'équipe du Sudla de Rouen.

Introduction

Si le concept de socioterminologie suscite désormais quelque intérêt, il est important de ne pas limiter la visée de cette discipline à la critique des outils conceptuels de la terminologie dominante, outils tels que l'opposition notion et terme, la recherche des réseaux notionnels et la définition de domaines; certes, ces diverses batailles doivent être menées si l'on veut faire de l'étude des termes une discipline linguistique d'aujourd'hui, consciente des aspects sociaux du langage et du rôle des termes et des systèmes de termes, matériaux langagiers qui ne servent pas seulement à classer des connaissances, mais aussi à guider conceptualisation et communication.

En menant cette polémique, la socioterminologie ne transforme pas seulement l'optique du travail sur les termes scientifiques et techniques, elle en modifie également l'efficacité sociale. La socioterminologie peut jouer un rôle régulateur: elle aide à comprendre les interactions verbales, leurs échecs et leurs réussites, à observer les conflits et les malentendus, et à mieux poser les problèmes de société.

Yves Gambier en a fait la démonstration au sujet des pluies acides (1987), certains champs terminologiques n'admettent nullement l'approche par «domaines». Or le nucléaire civil est un autre terrain où se mêlent inquiétudes vitales et malentendus langagiers, termes du spécialiste et vocabulaire du citoyen, et où l'investissement des mots est assuré, pour le public, par des discours extraordinairement hétérogènes, venus de la science et de l'école - les discours de la physique nucléaire -, de la technologie - ceux des producteurs d'énergie nucléaire civile - , des aménageurs, des politiques, des écologistes, sans oublier évidemment la forte incidence du nucléaire militaire sur les consciences et les représentations.

L'image de l'utilisation civile de l'énergie nucléaire qui circule dans le grand public est-elle aussi sereine aujourd'hui que tend à l'affirmer EDF (Électricité de France) dans sa dernière campagne de presse? Cette campagne, qui associe le nucléaire au quotidien et à la sérénité, en annonçant qu'«aujourd'hui, 75% de l'électricité est nucléaire», cherche à banaliser ce type d'énergie. Pour apprécier les chances d'impact d'une telle tentative, il convient de mesurer, à travers les mots, les représentations que se fait le public de l'énergie nucléaire civile.

D'une enquête menée en mars et avril 1992 sur une dizaine de personnes non spécialistes se dégage l'impression d'un fort décalage entre

France

les ambitions d'EDF et la charge des termes du nucléaire pour l'homme de la rue. Nos témoins habitaient en majorité à proximité d'une centrale nucléaire. Cette étude du vocabulaire de l'énergie nucléaire, plus particulièrement axée sur le «sous-domaine» de la sécurité nucléaire, a été conçue comme une enquête préliminaire de mesure des distorsions entre la terminologie technique et le traitement du thème par les non-spécialistes. Cette pré-enquête était destinée à ouvrir des pistes. Quels termes sont en jeu? Quelles méthodologies mettre sur pied pour une étude plus en profondeur des comportements langagiers du public en face de la terminologie du nucléaire?

Au moment de délimiter notre «domaine» d'étude, nous avons rejoint les observations qu'Yves Gambier a effectuées au sujet du «domaine» des pluies acides: le domaine de la sécurité nucléaire est un objet difficile à circonscrire. La sécurité nucléaire est, en effet, l'objet de disciplines et de pratiques aussi diverses que la physique et la chimie nucléaires, la médecine, la biologie, la géologie, voire la météorologie, l'étude de la résistance des matériaux, de l'écoulement des eaux, mais aussi de multiples techniques comme l'extraction, le traitement et l'enrichissement de l'uranium, la fabrication du combustible, l'exploitation des centrales nucléaires, et diverses industries civiles mais aussi militaires, ainsi que le droit, les assurances, l'information, tout en étant en outre l'objet de prises de position d'écologistes, d'hommes politiques, etc. Impossible donc de nous en tenir à une conception techno-scientifique du champ concerné. La clôture du domaine n'apparaît ni ferme, ni définitive et cette indécidabilité se traduit dans son appellation même: en tant qu'hypéronyme, *sécurité nucléaire* circule dans le grand public, mais il englobe le terme de *sûreté nucléaire*, en tant qu'ensemble des dispositions destinées à assurer le fonctionnement normal d'un établissement nucléaire; or, il ressort de notre enquête qu'il suffit de parler d'*énergie nucléaire* pour que son corollaire, la sécurité, soit immédiatement convoqué dans les discours des locuteurs.

C'est là que l'utilité sociale d'une démarche socioterminologique se confirme. Notre projet est de constituer un observatoire terminologique, c'est-à-dire un système d'observation des termes de l'énergie nucléaire qui circulent dans le grand public au travers de textes qui proviennent aussi bien d'EDF que de n'importe quel organe d'information, et d'enquêtes orales afin de mesurer l'impact que peuvent avoir les aléas politiques, écologiques, etc. sur ce public. Cette veille terminologique, en effectuant un double mouvement d'analyse des termes en circulation puis de propositions en retour afin de soulager une communication défectueuse, constitue pour la socioterminologie un projet privilégié et fait de l'étude du vocabulaire de l'énergie nucléaire un thème de choix.

Au cours de notre enquête, il s'est donc agi de mesurer l'impact de mots du vocabulaire de l'énergie nucléaire sur un public non spécialiste. En tant que linguistes à l'affût de discours polémique et des divers dysfonctionnements du langage, la montée des mouvements écologistes nous laissait espérer la production de nombreux discours motivés pour ou contre cette forme d'énergie que nous aurions pu recueillir aisément. Or, il a fallu nous rendre à l'évidence: la sensibilisation du grand public à l'environnement et aux pollutions n'entraîne pas aux niveaux des opinions une remise en cause du choix énergétique de la France. Bien au contraire, il nous a semblé assister à une certaine démobilisation, voire un certain fatalisme, comme si l'argument de la nécessité invoqué par les nucléocrates avait marqué les esprits. Cependant, si le temps des grandes manifestations houleuses et des prises de position marquées semble révolu, il n'en reste pas moins que des discours recueillis sourd une inquiétude latente qui se traduit par des difficultés à mettre en mots les concepts de l'énergie nucléaire et par des illogismes discursifs.

Cette enquête a mis en évidence un flagrant désir d'informations claires, disponibles et fiables, désir explicitement affirmé. C'est pour la socioterminologie, discipline qui se propose d'analyser les dysfonctionnements à l'œuvre dans les pratiques terminologiques afin de secourir et d'améliorer la diffusion des connaissances et d'optimiser ainsi les interactions, l'occasion de mettre à l'épreuve les concepts et les méthodes qu'elle a élaborés.

On a travaillé sur une vingtaine de termes, retenus en première approche comme «sensibles»; mais c'est à travers quatre termes de l'énergie nucléaire qui circulent dans la logosphère du grand public que nous montrerons les caractéristiques relevées dans les pratiques discursives sur ce sujet. Notre choix a été dicté par leur occurrence systématique au cours des entretiens semi-dirigés; ces unités traînent avec elles l'ensemble des réactions observées lorsque les locuteurs évoquent le nucléaire. Deux de ces termes appartiennent à la langue générale: *accident* et *déchets nucléaires*, et deux peuvent être considérés comme appartenant plus au langage spécialisé: *radioactivité* et *irradiation*. Pour cette illustration en première approche, nous n'avons pas retenu, et c'est peut-être un tort, des termes moins spécifiques, mais pourtant très récurrents dans les discours sur le sujet, comme *pollution* et *erreur humaine*.

1 L'accident nucléaire

Au niveau des informations qu'EDF destine au grand public, il existe une sorte de vide conceptuel du terme accident: il n'y a pas de processus décrits dans les brochures distribuées au public puisque l'accident reste hypothétique et extrêmement peu probable. Sont évoquées les origines ou les effets d'un éventuel accident, sans proposer de scénarios qui permettraient de fixer les esprits. Le terme *accident nucléaire* a donc un signifié ouvert, sémantiquement vide et prêt à accueillir des sens variés.

Ceci se traduit au niveau des discours du public par une phraséologie particulière: nous avons noté, quand il s'agissait d'évoquer cet hypothétique accident, l'utilisation de mots très ouverts sémantiquement comme *truc, pépin, problème, quelque chose, des choses*... qui offrent un signifié vide et vague pour évoquer cette éventualité à peine imaginable, indicible tant elle est improbable. Une profusion de termes vagues se substitue au terme *accident* qui est le plus souvent évoqué en termes d'occurrence, et non de description du phénomène: «admettez qu'il arrive un truc comme ça (...), je ne sais pas moi, n'importe quelle chose au point de vue nucléaire», «mais si il fallait un jour que ça se produise», «si il y avait un jour le moindre problème», «au cas qui y aurait quelque chose», «si ça arrivait», «ça pourrait éventuellement arriver. Ça pourrait», «il peut y avoir ces choses», «c'est là que ça peut se produire la catastrophe»...

Le vide sémantique laissé par EDF autour de l'accident nucléaire est rempli par les locuteurs selon l'image qu'ils se font des risques liés à l'utilisation nucléaire, c'est-à-dire de quelque chose qui peut être extrêmement destructeur et insidieux. Les paradigmes du terme *accident*, quand un scénario possible doit être imaginé, évoquent aussi bien les origines, le processus et les effets de cet impossible accident.

ORIGINES:
- *déficience mécanique*
- *erreur humaine*
- *quelque chose sectionné*
- *emballement d'un réacteur*
- *système électrique ou électronique défaillant*
- *mauvaise maîtrise des hommes*
- *erreurs d'appareil*

PROCESSUS:
- *explosion*
- *fissure*
- *fuser partout*
- *se fissurer*
- *péter*
- *exploser*
- *fuite*
- *comme la bombe*
- *ça saute*
- *ça s'emballe en l'air*

CONSÉQUENCES:
- *émanations sortent*
- *mourir en rien de temps*
- *y passer*
- *rester mongol*
- *touché partout*
- *effets secondaires*
- *cuit tout de suite*
- *des cars viendraient nous chercher*
- *y en a partout*
- *souffrir pendant dix ans*
- *c'est les cellules*
- *mourir tout de suite*
- *tout est irradié*
- *y en a un peu partout*
- *les gens partent*
- *se barricader*
- *le gaz s'échappe*
- *atmosphère polluée*
- *pendant des années*

Malgré les affirmations des exploitants des centrales nucléaires selon lesquelles il est physiquement impossible qu'un réacteur nucléaire puisse se transformer en bombe atomique, c'est l'image qui subsiste dans l'esprit des locuteurs: le processus accidentel est associé généralement à une explosion, souvent conséquence d'une fuite engendrée par une fissure. C'est ce qui fait d'une centrale nucléaire un «joujou dangereux». L'utilisation d'oxymores de ce type quand il s'agit d'évoquer l'exploitation de l'énergie nucléaire n'est pas rare et est le reflet d'un comportement langagier caractéristique: le discours contradictoire.

La méconnaissance du fonctionnement et des principes régissant la centrale entraîne un haut niveau de généralité quant aux origines possibles d'un accident, origines qui sont par conséquent peu évoquées tandis que les conséquences d'une telle éventualité sont imprégnées de culture filmique, parfois sans rapport avec la réalité.

Les représentations de l'accident nucléaire restent marquées par deux images fortes et prégnantes: celle, ancienne, de la bombe atomique, et l'autre, plus récente, de l'accident de Tchernobyl. L'image d'une explosion et d'effets dévastateurs à court comme à long terme restent très présents.

Il apparaît pourtant, au niveau linguistique, que la dichotomie que les responsables ont tenté d'instituer entre les appellations *nucléaire* et *atomique* afin d'éviter justement l'amalgame entre l'exploitation civile et militaire de l'atome fonctionne. Il n'en reste pas moins que, malgré ce fait, le nucléaire civil et militaire reste étroitement imbriqué dans l'esprit des locuteurs.

2 Les déchets radioactifs

Avec le nucléaire, la question des déchets prend une ampleur particulière en mettant en œuvre des chronologies vertigineuses. Le terme est en lui-même délivré des connotations supportées par le terme *accident*. Sa neutralité linguistique est cependant mise en péril par une référence perçue comme dangereuse. EDF tend donc à tirer le terme vers une neutralité plus perceptible en

préférant le mot *résidus* à *déchets*.

Un de nos enquêtés pour lequel *déchet* était trop fortement connoté paraphrase ce terme par l'énoncé suivant: «Non, c'est pas des déchets. Sont des résidus. Vous comprenez, ce sont des résidus radioactifs qui n'ont pas entièrement libéré leur radioactivité». Ce changement d'isotopie sémantique de *déchet* en *résidu*, reformulation issue du vocabulaire d'EDF, qui s'accompagne en outre d'un changement de niveau de langue, fait perdre au référent «reste de l'énergie nucléaire» le sème isotopant /inutilisable/ et permet de tirer un signifiant négatif vers un autre d'aspect positif. Le témoin conserve dans la suite de son discours cette nouvelle isotopie puisqu'il va jusqu'à comparer ces «résidus» à des matières premières recherchées: dans ce discours valorisant les «résidus» et réfutant la connotation des «déchets», il affirme: «on appelle ça déchets si on veut, mais ils nous en ont fait venir du Japon et d'Angleterre. Nous les recrutons. Comme si on devait prendre des minéraux d'Afrique ou de je ne sais pas où». Somme toute, il reste cohérent par rapport à un discours selon lequel l'énergie nucléaire ne pose aucun problème: loin de polluer, l'énergie nucléaire va jusqu'à produire des substances recherchées.

Ce type de distorsions conceptuelles est plus fréquemment inversé sur l'ensemble de notre corpus. Un autre locuteur parle notamment de «morceaux de ferraille» qui risquent d'envahir la planète: «Y faudrait que ça se détruise aussi vite que ça se produit ou on va se retrouver vers une planète complètement radioactive». L'idée qui prime cette fois est celle d'une prolifération des déchets, d'une énergie dangereuse qui produit plus de déchets qu'elle ne fournit de combustible.

Entre ces deux positions extrêmes s'étalent des représentations intermédiaires. Certains locuteurs pensent que l'ensemble des déchets est détruit, «brûlé», et donc ne pose plus de problèmes. Un autre pense que les déchets conditionnés dans des «caissons en béton» étanches étaient auparavant enfouis sous terre et maintenant stockés au fond de la mer parce que «ça rassure plus». L'exploitation de l'énergie nucléaire est pour ce locuteur une technique trop récente pour laquelle tous les problèmes n'ont pu être résolus, mais le seront dans un avenir plus ou moins proche, en particulier parce qu'on aura découvert d'autres énergies ne laissant pas de déchets. La coexistence des déchets et des poissons est donc provisoire et supportable. Il est intéressant de constater que la volonté d'EDF d'apaiser les esprits transparaisse ainsi dans les discours profanes.

L'image de l'énergie nucléaire qui ressort de cette enquête est celle de ce qu'on a pu appeler un «mal nécessaire». On pourrait résumer la situation de façon lapidaire par la formule suivante: chacun sait que c'est dangereux mais tout le monde pense que la sécurité est bien faite, ou en tout cas, faite au maximum. Cette attitude est largement majoritaire; parmi nos dix témoins, seule une personne affirme ne pas avoir confiance, et respecte constamment sa logique; le sentiment majoritaire entraîne en revanche une oscillation entre l'affirmation péremptoire de sûreté et l'inquiétude plus ou moins diffuse, avec un discours second qui se profile en filigrane de façon plus ou moins nette sous le discours de la confiance.

Ce type d'entrelacs bi-logique de deux affirmations opposées au sein d'un même discours apparaît de façon particulièrement parlante dans l'énoncé d'une des personnes interrogées. Elle utilise au sujet des déchets des signifiants vagues et imprécis: «bidons», «trucs qu'ils enterrent», les associe à «c'est pas net», «n'importe où» pour évoquer leur stockage, tout en parlant de «risques (...) calculés et puis intelligemment, j'imagine». Nous livrons l'extrait un peu longuement; il est plus parlant que n'importe quel méta-discours: «Ça me fait penser aux bidons, aux trucs qu'ils enterrent, les déchets, c'est pas net. (...). Il faut énormément de temps pour que ça soit plus radioactif. Et plus ça va plus y'a de déchets radioactifs. Y faudrait que ça se détruise aussi vite que ça se produit ou on va se retrouver sur une planète complètement radioactive. Ça craint! (rire) On manque de place pour les stocker. C'est pas dangereux dans la mesure où les risques sont calculés et puis intelligemment, j'imagine, mais je trouve ça malsain d'aller enterrer des morceaux de ferraille, radioactifs qui plus est, n'importe où, même sous un bois». La conjonction *mais* prend tout son sens: elle est vraiment le signe d'une contradiction, contradiction entre deux positions mêlées.

On peut noter au niveau du savoir encyclopédique des locuteurs quelques distorsions conceptuelles. L'information diffusée selon laquelle le volume total des déchets nucléaires est relativement faible par rapport aux déchets industriels et domestiques ne trouve pas toujours d'écho. La forme linguistique du terme est cependant suffisamment claire pour que l'appréhension du concept *déchets* semble aux locuteurs facilement accessible. On peut néanmoins envisager que le qualificatif *radioactif* qui lui est parfois associé soit moins bien perçu que l'adjectif *nucléaire*.

3 Radioactivité et irradiation

Accident et *déchets*: deux termes évidemment non spécifiques au domaine, mais choisis, nous l'avons dit, pour leur récurrence dans les discours des enquêtés; il était donc intéressant de les contraster avec deux termes spécifiques de la technologie

nucléaire, ceux de *radioactivité* et d'*irradiation*.

3.1 La radioactivité

Un de nos locuteurs, instituteur, interrogé tout au début de notre enquête de façon informelle, auquel nous présentions des tests à soumettre aux enquêtés en fin d'entretien afin de tester leurs connaissances et leurs réactions en face de la terminologie technique du nucléaire, a fait la remarque suivante: «Ah, c'est sûr, sur vos trois pages-là, à part le mot *radioactif*, c'est tout ce qu'ils vont comprendre». Ce n'est certes pas tout ce qu'ils ont compris, mais l'étude a révélé que ce jugement linguistique n'était pas sans fondement, dans la mesure où le terme *radioactif* est un mot clef du vocabulaire de l'énergie nucléaire qui circule dans le grand public: c'est un terme effectivement connu, et qui évoque un danger imprécis.

Le terme *radioactivité* actualise rarement dans les discours qui constituent notre corpus le sème /naturel/. L'idée spontanée qui vient aux esprits lorsque est évoquée la radioactivité, c'est l'image de la radioactivité artificielle: «c'est pas propre à la nature, c'est artificiel... Maintenant que tu me poses la question, il est probable que les atomes se cassent tout seul par eux-mêmes. Je l'ai étudié à l'école... Ils balancent les neutrons, et puis ça casse les noyaux et puis ça fait de l'énergie, et il y a des petits machins qui vont se libérer et aller se fixer ailleurs, un truc comme ça... Culture physique très très très poussée... Oui, je me suis jamais posé la question de savoir si ça se faisait tout seul dans la nature. Mais pourquoi pas». Le sentiment que la radioactivité est quelque chose qui n'est pas naturel l'emporte dans un premier mouvement sur les souvenirs scolaires. Une autre interviewée, quand nous avons posé la question, nous a répondu tout de go: «Ben une radioactivité naturelle, j'sais pas si elle est vraiment naturelle». Les locuteurs évoquent spontanément la radioactivité artificielle, très rarement la radioactivité naturelle.

Il est en tout cas plus facile de «parler sur» la radioactivité que de «parler de» la radioactivité. Car qu'est-ce que la radioactivité? Nous revient en mémoire la gestuelle d'un locuteur qui faisait le mouvement de saisir quelque chose avec ses mains: «c'est impalpable...». La caractéristique de la radioactivité de n'être perceptible par aucun des cinq sens rend le phénomène difficilement concevable et le danger d'autant plus suspect qu'on ne songe pas à s'en prémunir et qu'on peut être «atteint» sans même en être conscient, ce qui en fait un danger suspect et insidieux, différent des dangers habituels. Ce caractère impalpable est accentué par l'absence d'expérience de manipulation puisqu'une mesure de la radioactivité nécessite un appareillage spécifique: il manque cette «épaisseur opératoire» dont parle François Gaudin (1990: 321) qui pourrait faciliter l'appréhension de ce concept peu clair pour les non-spécialistes. La notion de temps, si elle est présente lorsqu'il est question des déchets radioactifs, reste absente lors de l'évocation de la radioactivité pour elle-même. C'est plutôt la notion de pollution qui prédomine: la radioactivité est associée à un danger inclassable, insidieux, qui «va partout». Les termes qui lui sont associés s'ancrent dans le champ de l'affectivité ou expriment des interrogations sur un phénomène peu connu qui semble trop difficilement maîtrisable. Les commentaires sont métalinguistiques, réclament des précisions, etc. mais sont rarement explicatifs; en livrer les composantes sémantiques n'apparaît pas comme une entreprise aisée. C'est ainsi que l'on est en présence d'énoncés du type: «C'est vicieux», «La radioactivité? Et bien oui ça c'est beaucoup plus abstractif. Oui, c'est plus abstrait, hein... Alors la radioactivité, et bien c'est un produit heu en fait je cherche l'unité», «Ben la radioactivité, c'est une image qui pour moi est pas tellement positive», «La radioactivité? C'est de l'air pollué par radiation, c'est une espèce de gaz»; dans ce dernier énoncé, l'adjectif *pollué* vient apporter une connotation négative. Les locuteurs ne font mention pratiquement que d'une radioactivité trop importante. C'est un phénomène essentiellement perçu comme un danger insaisissable, difficilement classable, qui ne correspond à aucun de ceux que l'on connaît.

La radioactivité est donc rattachée à des schémas cognitifs plus habituels afin d'«apprivoiser» le concept et de pallier une définition impossible: «une espèce de gaz», «la radioactivité (...) ben ça doit être du gaz qui s'échappe quoi». La métaphore du gaz est la plus utilisée. Ailleurs quelqu'un parle d'«effervescence».

Si le terme en lui-même est bien connu, le phénomène ne l'est pratiquement pas. Malgré la «neutralité» de son signifiant, le terme est à l'origine d'inquiétudes dans la mesure où il est spontanément associé à un danger.

3.2 L'irradiation

C'est un terme qui n'est apparu spontanément chez nos locuteurs qu'au cours d'un seul entretien: signe que le concept n'est pas familier. Le terme est cependant bien connu et évoque de la même manière que le terme radioactivité un danger diffus et impalpable. Cette connotation s'ancre cette fois dans l'objet extra-linguistique dans la mesure où une irradiation est rarement souhaitable. On «subit l'irradiation»: le trait /passif/ apparaît spontanément dans les discours des locuteurs avec la forme

dominante du participe passé *irradié* à la forme passive.

Le contenu notionnel de ce terme reste flou: «- Et ça avait fait quoi alors sur les épinards? - Euh je peux pas dire exactement, mais heu, c'qu'était d'dans, c'était irradié, j'sais pas quoi», «Et c'est quoi pour vous irradié, comment vous imaginez heu? Alors là justement, c'est ça que j'comprends pas», «Ça agit comment pour vous? C'est quoi? J'sais pas moi. Je pense qu'on doit étouffer, ou, je sais pas moi, qu'on doit respirer une mauvaise air», «Je sais pas. Parce qu'on a jamais vu». Le terme est difficilement paraphrasé: le terme *contamination* est le seul isonyme qui soit suggéré.

Proposer une définition d'*irradier* est une tâche bien embarrassante pour nos locuteurs pour lesquels il est plus aisé de s'attacher à décrire les effets de l'irradiation. C'est sous cet aspect que le phénomène est généralement évoqué, les conséquences étant toujours négatives: «étouffement» par un «gaz», «effets épidermiques» comme une brûlure, altération possible des cellules reproductrices végétales ou animales, l'idée d'effets différés dans le temps étant présente. Les idées restent cependant peu claires sur le sujet. La présence de l'enquêteur devient alors le moment de réclamer une information que souvent d'ailleurs on attend de lui.

Conclusion

Cette étude aura révélé le besoin d'une information disponible, claire et fiable. Un locuteur résume le problème en ces termes: «Tu n'as aucune information sur le nucléaire, donc ce que tu vas essayer de faire, c'est ce que tu as vu à la télé ou dans les journaux, dans des histoires plus ou moins de fiction», ajoutant plus loin: «la culture nucléaire, ça vient de là». Les films sont en effet très souvent évoqués, notamment pour parler des accidents. Le public se fait une représentation du nucléaire à partir des sources accessibles. Or, la recherche d'information en ce domaine nécessite une démarche qui n'est pas faite. La «culture nucléaire» n'est donc souvent faite que de fictions qui proposent certaines images du nucléaire, images pas forcément conformes à celles que les responsables souhaiteraient diffuser. Cependant faute d'une autre information, ce sera celle qui dominera.

Ceux qui ont facilement accès à l'information (personnes résidant à proximité d'une centrale) ont avoué qu'ils aimeraient savoir qu'il y a des contre-mesures effectuées par des organismes indépendants. «Pour être sûr». Certains locuteurs semblent douter en effet de la fiabilité de toutes les informations: «Y a sûrement des trucs genre secret d'État, des trucs que tu sais pas et ça s'balade, quoi, en fait», «Ils disent peut-être ce qu'ils veulent bien». Se révèle ainsi le besoin d'une information qu'ils puissent admettre comme fiable. Encore faut-il que la langue dans laquelle elle est formulée leur soit accessible. Une terminologie opaque peut entraîner le sentiment que les responsables s'abritent derrière une langue-écran destinée à leur cacher ce qui se passe.

Le désir d'une langue claire est particulièrement vif: tous les locuteurs, d'une façon unanime, ont exprimé le besoin d'explications compréhensibles. Le constat d'une langue trop technique est systématique: «C'est pas clair», «On n'a pas suivi d'études pour approfondir des mots comme ça», «Ils feraient mieux de simplifier, on connaît pas vraiment», «Ils devraient parler plus simplement. De façon à ce que les gens puissent comprendre la façon dont ça fonctionne, d'abord, la façon dont c'est établi; et la façon dont il peut y avoir des accidents». Ceci laisse apparaître les préoccupations générales que peut provoquer chez le grand public l'exploitation de l'énergie nucléaire.

Faut-il se contenter de ce constat, somme toute banal? Nous avancerons ici que la socioterminologie offre les moyens d'aller plus loin. Sur un échantillon représentatif de la population, l'analyse des termes de l'énergie nucléaire et des représentations qu'ils suscitent dans le grand public devrait permettre de suivre l'impact de la nouvelle politique d'EDF qui tend à suggérer l'équivalence entre *nucléaire* et *électrique*, que ce soit par sa campagne de presse ou par le spot télévisé présentant en cooccurrence une perceuse et le qualificatif *nucléaire*.

Si l'on se fonde sur les indices fournis par notre pré-enquête, on est amené à formuler l'hypothèse suivante: ce discours apaisant va sans doute obtenir des résultats en surface, en induisant des réseaux sémantiques positifs, mais il n'est pas certain qu'il atteigne une couche plus profonde de logique sémantique et de motivation lexicale. La double logique déjà décelée au stade de la pré-enquête peut fort bien rester à l'œuvre à la suite de cette campagne de promotion de l'électricité nucléaire, et nous aimerions tester cette éventualité: le même locuteur peut à la fois accepter un paradigme électrique = nucléaire, donc intégrer, à un certain niveau de sa logique communicationnelle, ce modèle qui va se fixer dans une couche relativement superficielle de sa conscience et de ses associations linguistiques, tout en conservant, enfoui mais non effacé, le paradigme dysphorique nucléaire = atomique, qui ressurgira dans les situations d'aporie: quand le sujet sera, comme dans notre pré-enquête, amené à aller «au fond» de ses connaissances et de ses croyances sur le thème.

C'est suggérer que, si le but social recherché est vraiment la communication transparente et objective entre responsables des

politiques de l'énergie et public, pour dissiper les Grandes Peurs médiévales et évaluer comparativement, dans la sérénité, les risques de toute politique énergétique, des bricolages discursifs de l'ordre du publicitaire ne sauraient suffire à établir le climat du débat. À un irrationnel, il serait regrettable d'en substituer un autre, même s'il est plus positif. La réflexion sur les termes substituables à ceux qui comportent des connotations négatives devrait favoriser la transparence nécessaire à une communication, toujours légitimement contradictoire, non consensuelle, mais où les conflits sur les choses ne seront exacerbés ni par les polysémies malencontreuses du discours quotidien ni par des astuces terminologiques d'une efficacité plus apparente que réelle.

Ainsi, les résultats de notre enquête nous amènent à craindre (plus qu'à affirmer) que la récente campagne d'EDF n'apporte pas de véritable solution au problème terminologique de la sécurité nucléaire. Nous nous réjouissons cependant que cette campagne ait eu lieu, et ceci à deux titres: d'abord, parce qu'elle établit la sensibilité d'EDF au problème terminologique, à la liaison entre vocabulaire et conditions d'une information mieux maîtrisée, mais surtout, en tant que chercheurs, parce que ce nous sera l'occasion de mesurer l'impact d'une campagne terminologique systématique en un domaine que nous «suivons». Quand nous suggérons que la campagne pourrait n'atteindre que la surface de la logique lexicale des usagers, nous formulons une hypothèse en appui sur l'analyse de la situation antérieure, mais nous n'avons pas vraiment les éléments pour cette attitude prospective, pour ce diagnostic glottopolitique. Et c'est vers cela que nous voudrions aller, en tant que socioterminologues, chercheurs dans une unité de recherche du CNRS en sociolinguistique: aboutir, par l'enquête, à une maîtrise suffisante des paramètres de la situation à un moment donné du temps pour en induire des indications pour le futur, pour l'amélioration de la communication. Ceci passe par une attitude de veille terminologique, bien sûr particulièrement attentive à l'impact d'efforts de novation discursive du type de celui qu'a récemment tenté EDF.

Signalons enfin que notre intérêt pour le sujet est né d'une proposition d'Adrien Hermans, du Centre de terminologie de Bruxelles, qui a pressenti notre groupe pour une recherche commune; qu'il en soit ici remercié. Nous espérons pouvoir bientôt répondre positivement à sa proposition, car cette première approche de la situation française gagnera beaucoup à être confrontée aux résultats obtenus par nos amis belges.

Valérie Delavigne et
Louis Guespin,
URA CNRS 1164,
Université de Rouen.

Bibliographie

Gambier Yves, 1987: «Problèmes terminologiques des pluies acides: pour une socioterminologie», dans *La fertilisation terminologique dans les langues romanes. Meta,* vol. 32, n° 3: p. 314/320, Presses de l'Université de Montréal, Montréal.

Gaudin François, 1990: *Terminologie, des problèmes sémantiques aux pratiques institutionnelles,* Thèse de doctorat de sciences du langage, Université de Rouen, 2 vol., 646 p. (actuellement sous presse aux Presses de l'Université de Rouen).

Assal Allal et Gaudin François, 1991: «Terminologie et sociolinguistique», *Cahiers de linguistique sociale,* n° 18, Ired, 7, rue Thomas Becket, 76130 Mont Saint Aignan.